

Brigitte Erbibou

Les nouveaux discours amoureux : le complexe de Portnoy

Au moment où nous avons décidé de nous interroger sur les nouveaux discours amoureux, j'étais en train de relire le roman d'un auteur américain contemporain, lequel à travers l'écriture me semblait justement révéler sur le mode de l'humour pathétique, la difficulté, voire l'impossibilité de s'engager en tant qu'homme dans une relation amoureuse avec l'autre.

Mon intérêt s'est accru, lorsque j'ai constaté que cet auteur décrivait ses tourments et ses conflits en s'adressant à un interlocuteur imaginaire qui n'était autre que son psychanalyste. Celui-ci, ainsi que le lecteur allaient recevoir durant 300 pages, l'élaboration d'un homme en proie aux questionnements tourmentés sur sa vie sexuelle autant que sur son engagement impossible à l'autre.

Au-delà des conflits personnels, cet auteur, j'ai nommé Philip Roth, inscrit dans la littérature américaine un tournant majeur, donnant naissance à une nouvelle lignée de romanciers, osant rompre avec le discours dominant de l'époque. Si l'Amérique est malade de son hypervirilité incarnée par le cow-boy, le chasseur, Philip Roth vient rompre avec les certitudes masculines et décrit abondamment la faille de l'homme dans son rapport forcé à la virilité, incapable de se soustraire, comme le faisaient ses prédécesseurs, à la menace de castration, possédé par la culpabilité, en bref, empêché de s'inscrire dans une génitalité.

Le roman que j'ai choisi de traiter, roman largement autobiographique, a pour titre : "le complexe de Portnoy". Dès lors, nous pouvons entendre à travers ce titre, que cette histoire singulière est élevée au rang d'un complexe susceptible de concerner une majorité d'hommes. C'est peut-être ce que nous nommons un mythe. Ainsi, Philip Roth, élève son

double, Alexandre Portnoy, au rang du mythe, comme Œdipe le fut en son temps. En effet, le roman présente en exergue une définition telle que nous aurions pu la trouver dans une encyclopédie psychanalytique.

Complexe de Portnoy : *"Trouble caractérisé par un perpétuel conflit entre de vives pulsions d'ordre éthique et altruiste et d'irrésistibles exigences sexuelles, souvent à tendances perverses engendrant un insurmontable sentiment de honte et la peur du châtiement sous forme de castration. L'on peut considérer que la plupart des symptômes reconnus ont pour origine les liens nés des rapports mère - enfant"*.

Mais qui est Alexandre Portnoy ?

Partagé entre les grands idéaux humanitaires qui l'animent et les obsessions inavouables qui le hantent, Alexandre Portnoy est la proie d'un insoluble conflit. Cet âge, 33 ans, information réitérée tout au long du texte, aura une valeur particulièrement signifiante. Elle n'est pas sans nous rappeler un autre homme de 33 ans, lequel désigné par sa mère au nom du grand Autre, vit ses jours écourtés, sacrifiés dans le but de sauver l'humanité.

Élevé dans un quartier israélite du New Jersey, par des parents autant aimants qu'abusifs, démesurément attachés aux principes de la tradition juive, ligoté par des tabous et des interdits, submergé de conseils et d'exhortations, Alexandre Portnoy tente d'advenir en vain à sa vie d'homme, écrasé par une culpabilité d'autant plus angoissante que la sexualité et ses déviations les plus extrêmes ne cessent de l'obnubiler... Jusqu'à sa 33ème année, année fatidique, hautement symbolique : crucifixion ou résurrection, tel sera l'enjeu de sa cure analytique.

En d'autres termes, Alexandre Portnoy restera-t-il l'objet du désir maternel, ou trouvera-t-il le moyen d'accomplir une nouvelle naissance ?

Sophie Portnoy est une bonne mère ; une trop bonne mère. La place, la trace ainsi que la puissance de cette mère sont énoncées d'emblée

dans un premier chapitre intitulé : *“L’être le plus inoubliable que j’ai jamais rencontré”*.

Elle était si profondément ancrée dans ma conscience que durant ma première année d’école, je crois bien m’être imaginé que chacun de mes professeurs était ma mère déguisée. Lorsque la dernière sonnerie de cloche retentissait, je galopais vers la maison et tout en courant me demandais si je réussirais à atteindre l’appartement avant qu’elle ait eu le temps de se retransformer en elle-même. Invariablement, à mon arrivée, elle était déjà dans la cuisine à préparer mon lait. Au lieu de m’inciter à renoncer à mes illusions, cette prouesse accroissait simplement mon respect pour ses pouvoirs.

Mais si cette mère, absolument parfaite, possédant un savoir absolu sur la gestion du quotidien autant que des dons d’ubiquité, émerveille le petit Alexandre, il n’en va pas de même pour son père.

En effet, Jack Portnoy, juif immigré aux États-Unis, objet d’une éternelle discrimination de la part de la bonne société américaine, se fait une gloire de vendre ou plutôt d’arracher des contrats d’assurance aux familles noires du New Jersey, les plus démunies, les plus illettrées. Lorsqu’il n’est pas occupé à sa haute fonction d’assureur, Portnoy nous décrit un père préoccupé par une constipation chronique : un père réduit à un intestin dysfonctionnant : Père en transit ? Père en proie aux problèmes d’assimilation ? ...Père inassimilé, inassimilable...

“Pas d’argent, pas d’instruction, pas de langage véritable. Pas d’éducation, une curiosité sans culture, des élans d’énergie sans objet, une expérience sans sagesse. Comme ces insuffisances pouvaient me mettre en larmes, aussi aisément qu’elles pouvaient me mettre en rage”.

D’emblée, la disproportion est grande entre le père et la mère : *Si seulement mon père avait été ma mère et ma mère mon père ! “ Quelle confusion des sexes sous notre toit ! Qui de droit devrait marcher sur moi et battre en retraite, et qui devrait battre en retraite marcher sur moi ! ”* Comblant le vide patriarcal, telle est la quête de Portnoy. Et comme si cela ne suffisait pas, nous dit-il, parmi ses autres infortunes, *“ j’étais le favori de sa femme”*. Pourtant, même si ce père réel s’avère largement insuffisant, insatisfaisant selon les dires de l’auteur, il apparaît clairement que sa présence au foyer présente un intérêt majeur. En effet, Lacan dit : *“ Dans tous les cas, le père se fait lui-même d’appréciation symbolique. Le considérer comme déficient par rapport à une fonction à*

laquelle il n’est pas occupé, c’est lui donner à proprement parler une affectation symbolique. C’est proférer que le père n’est pas seulement ce qu’il est, que c’est un titre. C’est impliquer dans le mot père, quelque chose qui est toujours en puissance, en fait de création.”

Et voici notre Portnoy essayant de construire sa vie d’homme entre un père défaillant et une mère toute puissante, souveraine et culpabilisante, une mère adulant son rejeton pour mieux l’anéantir lorsqu’il ose s’opposer à sa sainte autorité. *“Car quand je ne suis pas puni, docteur, on me porte en triomphe dans cette maison comme le pape dans les rues de Rome.”*

Une mère excessivement interdictrice, attentive à ce que toutes les lois religieuses soient scrupuleusement observées, porte-parole fidèle et infaillible

de Dieu lui-même, brandissant en permanence la menace du divin châtement : *“ Voyons docteur est-ce que j’exagère lorsque je considère comme un vrai miracle de tenir sur mes deux jambes ? Tu ne dois pas faire ceci, tu ne peux pas faire ça. Tu enfreins une Loi essentielle ! Quelle Loi ? Édictée par qui ? ”* se demande Portnoy.

Ainsi, enfant, regardant par la fenêtre, un jour de neige, il s’adresse à sa mère :

“ Maman est ce que nous croyons à l’hiver ? Je ne pouvais pas envisager de boire un verre de lait avec mon sandwich au salami sans faire une grave offense au Seigneur Tout Puissant ! ”

Et cette mère entretient une relation tendre et délicatement amoureuse avec son fils, entravant et compromettant subtilement l’avenir de ce futur homme : *“Elle s’assied au bord du lit avec son soutien gorge rembourré et roule ses bas tout en babillant dans la vague : qui est le plus gentil petit garçon à sa maman ? Qui est le plus gentil petit garçon qu’une maman ait jamais eu ? Qui est ce que maman aime le plus au monde ? Je nage absolument dans la félicité. Cet homme, mon père, est parti je ne sais où pour gagner de l’argent, et qui sait, si j’ai un peu de chance, peut-être ne reviendra-t-il jamais. En attendant, cet après midi là, pour moi et pour moi seul, une femme met ses bas en fredonnant une chanson d’amour. Qui va rester avec maman pour toujours ? **Moi**. Qui va avec maman dans ce vaste monde partout ou va maman ? **MOI... MOI** Bien sur, mais ne vous y trompez pas, je jouerai le jeu.*

Ou encore, alors qu’il entre dans sa quatorzième année : *“ est-ce qu’un jour tu me quitteras mon bébé, est ce qu’un jour tu quitteras maman ? Jamais je répondais : jamais, jamais,*

jamais...” A entendre ce discours nous ne pouvons qu’approuver les dires de Lacan : *“Le rôle de la mère, c’est le désir de la mère. Le désir de la mère n’est pas quelque chose que l’on peut supporter comme ça. Ça entraîne toujours des dégâts. Un grand crocodile dans la bouche duquel vous êtes, c’est ça la mère. On ne sait pas ce qui peut lui prendre tout d’un coup de refermer son clapet. C’est ça le désir de la mère.”*

Mère hystérique selon les dires de l’auteur, qui s’emploie jour après jour à construire un homme dans l’impossible d’une relation avec une femme, dans l’inaccessible de la relation d’échange : *“ Mais qu’a fait ma soi disant conscience à ma sexualité, maman à ma spontanéité, à mon courage ? Peu importe les choses que j’essaye de surmonter, car le fait demeure, je n’y arrive pas, je suis marqué de la tête aux pieds par mes refoulements.”* La plainte de Portnoy s’emploie à décrire la transgression quotidienne d’un homme coincé dans la seule conduite possible pour lui : onanisme compulsif et envahissant, prolongé jusqu’à l’âge de 33ans, métaphorisant ici l’hostilité vis à vis du milieu familial écrasant, tentative cent fois renouvelée d’appropriation de son propre corps, pour une jouissance autant interdite que convoitée.

Ainsi Portnoy nous conduit-il à le suivre à travers les méandres d’une vie sexuelle pour le moins tourmentée. Avidé de sensations extrêmes, assujéti à la recherche d’une jouissance sans borne, Portnoy collectionne les conquêtes féminines, inlassablement, dans une insatisfaction grandissante. En choisir une signifierait perdre toutes les autres. Impossible. *“ Je ne veux tout simplement pas m’engager par contrat en vue de coucher avec une seule et même femme pour le reste de mes jours. Supposons que je me décide et que j’épouse A, qu’arrivera-t-il, docteur lorsque B fera son apparition ? Ou C ? D ? E ? F ?Parce qu’avec le sexe Docteur, l’imagination humaine galope jusqu’à Z et au-delà !*

Devant l’impossible conciliation du duo sexe - amour, Portnoy choisit, est-il vraiment sujet pour choisir, d’assouvir sa terrible pulsion sexuelle dans sa dernière liaison avec une femme aux mœurs légères et qui accepte de mettre en acte avec extravagance ses fantasmes érotiques les plus poussés. Non sans soulever la traînée habituelle de remords, de culpabilité, de honte et d’opprobre, il se sent découvert, mis à nu, obsédé à l’idée de faire la une des journaux qui dévoileraient au monde sa trahison, son mensonge, son infamie.

Dernière découverte fatale : la femme n’est rien d’autre dans sa vie qu’un objet sexuel masturbatoire. Ainsi aux prises avec sa conscience “rabbinique”, Portnoy s’assène enfin la vérité : *“Aimer toi, tu veux rire ! C’est toi-même que tu aimes ; toi-même ! Ton cœur n’est qu’un réfrigérateur vide. L’amour, il s’épelle lubricité, il s’épelle moi-tout-seul !”*

C’est ainsi qu’en proie à une maladie imaginaire, suprême châtement bien mérité, Portnoy met un terme à ses pérégrinations érotiques et décide de s’envoler vers l’Autre Terre, terre d’asile, terre d’exil : Israël, métaphore du lieu analytique.

Mais précisons tout de même qu’en dehors de son impossibilité à contenir ses fameuses pulsions, Portnoy offre au monde l’image la plus gratifiante et humaine qui soit. Brillant intellectuel, il est attaché dans le social, à défendre les causes humanitaires. Ses idéaux humanistes le poussent à se prononcer en faveur des opprimés, pour rétablir la justice, lutter contre le racisme les discriminations de toute sorte, espérant engendrer une sorte de fraternité humaine. Nous ressentons que l’énergie déployée à faire le bien est certainement inversement proportionnelle à l’activité souterraine et dévorante à laquelle il est assujéti.

Divisé, écartelé entre la passion d’atteindre à une jouissance sans borne et l’objectif de se faire le Sauveur de l’humanité souffrante, voici ce qu’il ne peut plus soutenir. Ainsi, alors qu’il projette un voyage en Europe, son père se sent tout à coup menacé de mort : *“Que pense-t-il au juste ? Qu’avec moi dans les parages, ça n’arrivera pas ? Que je me précipiterai à côté de lui, que je lui prendrai la main et du même coup le rendrai à la vie ? Croit-il vraiment que je détienne d’une façon ou d’une autre le pouvoir de détruire la mort ? Que je sois la résurrection et la vie ? Mon pauvre père, un enchristifié convaincu, et il ne le sait même pas ! ”* Être ou ne pas être... le Messie...

Nous pouvons peut-être établir en conclusion que le drame de Portnoy se situe dans une dialectique entre le discours de l’hystérique et le discours du Maître.

Le discours parental, à travers la question religieuse se fait un discours du Maître. C’est un discours univoque, qui maîtrise et voile nécessairement la division du sujet.

Le Maître maîtrise la jouissance en interdisant son accès ; la Loi qu’il promulgue au nom de l’Autre est là pour endiguer toute la question de la jouissance, du manque et de son corollaire, à savoir le désir.

Le judaïsme, met nettement en avant la question de l'objet a, à travers le messianisme. *"L'idée messianique, a la fragilité de tout ce qui n'arrive jamais à terme. Elle fait de la vie juive une vie en sursis ou rien n'est jamais acquis définitivement, ou rien n'est jamais accompli irrévocablement. Elle défend l'inadéquation radicale entre le désir et son objet. C'est la lutte contre l'idolâtrie, l'idole étant l'objet de jouissance venant clore la question du désir, elle perpétue l'exclusion d'un objet propre à satisfaire, à soulager la tension désirante. Dans cette tradition, l'objet du désir est le désir de désirer."* (Jean- pierre Winter, *Les errants de la chair*).

Si ceci fait défaut à notre personnage, c'est peut-être qu'en filigrane, l'enjeu de Portnoy est justement d'occuper la place de l'objet a. cet objet qui procure un supplément de jouissance. Nous voyons là combien les buts du maître et de l'hystérique sont opposés autant que complémentaires. En effet, le maître veut produire l'objet a que l'hystérique se propose d'incarner, mais en place de vérité.

Après avoir exposé scrupuleusement sa kyrielle de symptômes, Portnoy mettant en évidence le \$, agent du discours, appelle inévitablement le savoir du maître, ou son supposé savoir : L'analyste.

Le dernier chapitre, intitulé l'exil, nous conduit à vivre les dernières péripéties de l'homme Portnoy résolu à rompre avec sa vie de débauche. Alexandre Portnoy, 33 ans, en terre d'Israël. Retour aux sources, à l'origine, à la terre mère.

A la Loi des pères. Appel au symbolique, ultime tentative pour sauver une pauvre vie infiniment menacée, exil de lui-même.

Dernière scène : Portnoy décide de tomber amoureux d'une jeune femme juive, belle comme sa mère, maîtresse dans l'art de le prendre en faute, professionnelle du rappel à l'ordre. Mais comble de malheur, il se découvre impuissant. Impuissant sur la Terre d'Israël ! Saisi d'effroi, il se laisse tomber à quatre pattes, puis s'écroule au sol, allongé, rampant : impuissance originelle, retour au point o, à l'inaugural, totale régression du corps et du langage. Portnoy n'a plus rien à dire, simplement besoin de pousser un grand cri. Cri de la naissance ? Cri de la demande, témoin de la perte.

Et pour la première fois, et ce après 300 pages, l'analyste apparaît : *"bon maintenant, on peut commencer"*.

Ce moment crucial, résume à lui seul, le point de rupture, symbole de

l'exil. En effet, Portnoy a fait l'expérience de la jouissance, laquelle est comparée par Lacan au tonneau des Danaïdes : une fois qu'on y entre, on ne sait pas jusqu'où ça va. Son exil, son départ vers Israël, en convoquant le nom du père, promet enfin la coupure, annonçant l'exil de la jouissance pour une possible élaboration du désir.

Résurrection, création, sublimation ! ...